



ehapôô

journal de l'Amicale des Anciens Bayard Presse

n° 18 janvier-février-mars 2002

EDITORIAL

Une bonne nouvelle

L'Amicale des Anciens de Bayard Presse a décidé d'adhérer à la Fédération nationale des associations de retraités (Fnar)

C'est une bonne nouvelle. Pourquoi ?

Parce qu'il est important que les retraités s'expriment sur des sujets qui les concernent en propre – entre autres dans le cadre de structures *ad hoc* – aux côtés des professionnels. Des organismes officiels ont été créés au plan national, régional et départemental. Des postes ont été réservés aux associations de retraités. Certains ne trouvent pas de titulaire. Or dans ces lieux de réflexion et parfois de décisions, tous les problèmes concernant la place et le rôle des personnes âgées dans la société sont abordés. Mais également les sujets posés dans une société en rapide évolution, au-delà des clivages de l'âge. Les retraités, qui ne veulent pas être considérés comme seulement des « seniors consommateurs » ne peuvent demeurer indifférents à ces débats qui engagent l'avenir.

Or la Fnar à laquelle nous adhérons, regroupe la majorité des associations de retraités d'entreprises. Sa compétence est

reconnue par les pouvoirs publics. Par ailleurs, elle a suscité récemment la création de la Confédération nationale des retraités – qui regroupe l'ensemble du monde associatif organisé des retraités. Deux millions de membres... ce n'est pas négligeable pour être reconnu dans les débats actuels !

Mais en ce qui concerne Bayard, il est bon de rappeler que nous sommes à l'origine de la Fnar. Rappelons-nous : en 1968, le lancement de *Notre Temps* qui a contribué à modifier l'image des retraités dans la nation à la fois chez les plus de 60 ans et les professionnels – puis en 1972, la

création de l'Institut national pour la retraite active (Inrac), centre de formation où sous forme de sessions et de rencontres, nous donnions les outils pour aller plus loin, dans la prise de responsabilité – puis en 1974, la création d'un mouvement regroupant les retraités afin qu'ils s'organisent et « pèsent » mieux dans les débats de société... ce fut la création de cette Fnar. Nous disions alors : trois écritures différentes pour un même projet.

Alors en adhérant à la Fnar, nous revenons... chez nous !

Robert Baguet

Déjà une date à retenir

Jeudi 7 novembre 2002

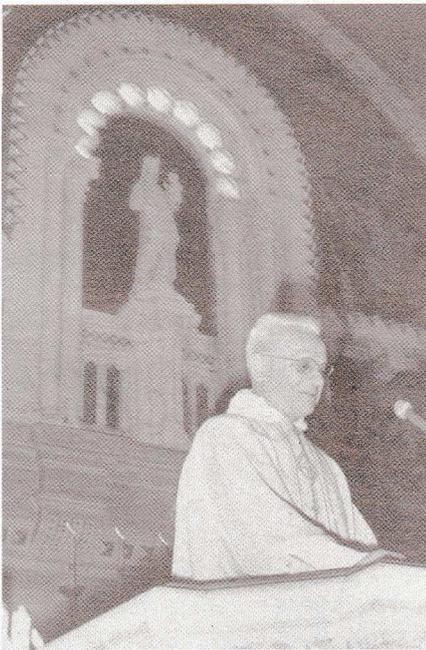
**Rencontre traditionnelle
d'automne,
chez les religieuses
de l'Assomption.
Messe pour nos défunts.**

– Inrac 21, rue d'Hauteville 75010 Paris

– La Fnar s'est regroupée avec les Aînés ruraux, la Confédération nationale des retraités (CNR), l'Union française des retraités (UFR) pour former la CFR (Confédération française des retraités), l'organisation la plus importante de ce groupe social.

Elle est présidée par Jean-Louis Mandinaud, un ancien syndicaliste de la CFE-CGC. L'objectif est d'être représenté dans tous les organismes concernant les retraités, notamment le Conseil économique et social et le Comité national des retraités et personnes âgées (CNRPA), une instance consultative régulièrement consultée par les pouvoirs publics.

Un chiffre à retenir et à méditer. Nous sommes plus de douze millions de retraités (20 % de la population).



Le père prononçant une homélie dans la chapelle de la rue François-1^{er}. En arrière-plan, au-dessus du tabernacle, la statue de Notre-Dame de Salut.

Mon ami et mon maître

Le P. Roger Guichardan

« Si je ne m'abuse, tu as bien travaillé pendant un quart de siècle avec le P. Guichardan... Tu devrais, pour *Chapô* raconter le bonhomme. » Lorsque Bernard Labbé, via la voix ensorceleuse de mon ami Pierre (Thébault comme il se doit!) m'a lancé cette demande, j'ai répondu d'accord. Mais, après réflexion, mesurant la difficulté de la tâche, j'ai laissé pisser... le mérinos, donnant du mou au temps. Et puis, la « commande » se faisant de plus en plus pressante, j'ai fini par céder. Pas totalement il est vrai. Car, même si vous avez vécu à ses côtés, au jour le jour, comment faire revivre Roger Guichardan, ce géant de la presse familiale, ce passionné de l'Homme, cet assoiffé chercheur de l'absolu de Dieu?... Alors, permettez-moi, tout simplement, à travers quelques brèves, quelques flashes, quelques images, quelques touches anecdotiques, d'essayer de cerner le visage du P. Sébastien, alias Roger Guichardan.

C'est le 16 janvier 1948, après avoir passé un an, jour pour jour, dans les services de l'administration de la BP, que j'ai poussé la porte de la rédaction du *Pèlerin*. Comment? C'est très simple. À longueur de journée, écrire à la ronde, les fiches des abonnés – fussent-ils des départements de l'outre-mer ou de l'étranger – n'était pas

ma « tasse de thé », plus jeune je souhaitais entrer dans l'enseignement. Mais la guerre et d'autres circonstances m'avaient conduit vers la Bonne Presse. Ma mère, avant 1939, travaillait à la maison Michelin. Elle procurait au P. Guichardan les cartes dont il se servait comme aumônier des scouts. « Mon fils ne se plaît pas dans vos bureaux », s'ouvrit-elle un jour au Père... Lui, cherchait un secrétaire. La suite... J'ai quitté fiches et plumes à bout carré pour la rédaction du *Pèlerin*.

Le Père avait-il fait le bon choix?... C'était là tout le bonhomme. Il cherchait à étoffer son *Pèlerin*. À travers les personnes qu'il rencontrait, ici ou là, il repérait celle ou celui dont il s'assurait les services. Ensuite, il lui apprenait, fermement, le métier et le « moulaît » avec son propre charisme pour « son » *Pèlerin*.

Ce 16 janvier 1948, au deuxième étage de l'immeuble du 22, cours Albert-1^{er}, sur cour, dans ce petit bureau rectangulaire du *Pèlerin*, face à ceux, plus grands de *La Croix* et de *La Croix du dimanche*, donnant eux, sur les voies arborées du cours, j'y trouvai, outre le P. Guichardan, Henri Save, Charles Mauclère et Guy Mauratille. Charles Mauclère était employé à mi-temps à *La Croix du dimanche* et au *Pèlerin*. Très vite, sa santé vacillante l'éloigna des rédactions et Henri Save décéda en juin. Le père engagea alors Marc Cluzeau, neveu d'Henri Save et l'équipe rédactionnelle fut alors composée du Père, de Guy Mauratille, de Marc Cluzeau et de votre serviteur. Quatre, oui quatre seulement, pour réaliser chaque semaine *Le Pèlerin*!... Avec il est vrai, une dizaine de collaborateurs extérieurs.

De la volonté

Il faut se reporter à cette époque. Les séquelles de l'Occupation étaient encore présentes. Cartes d'alimenta-

tion, de chaussures, de tabac n'avaient pas totalement disparu. En ce temps, le père fumait tel un sapeur. Nous le retrouvions parfois « empruntant » quelques herbes sèches dans le tiroir de Guy Mauratille!... Un jour, Roger Guichardan s'arrêta de fumer. Je ne peux pas en donner la raison. Une forme certaine de volonté. Quant à son caractère, ce ne fut pas, au quotidien, la bonne... humeur! À tel point que nous lui demandâmes de reprendre la cigarette. Mais, jusqu'à sa mort, le 13 novembre 1985, je ne l'ai jamais revu fumer.

Un certain dimanche, nous nous sommes retrouvés chez Guy Mauratille (il demeurait alors, rue Fabert devant l'esplanade des Invalides), pour un repas de fête. Au menu, poulet, petits pois. L'après-midi, nous avons joué à la belote. Les différents plis furent « arrosés » avec un certain kummel que Marc avait apporté. Ah, ce kummel, il ne fut pas qu'odieux!... Mais plutôt délicieux... À tel point qu'une dizaine de minutes avant 19 heures (heure de l'office vespéral cours Albert-1^{er}), le père, comme une flèche, nous abandonna. Par la fenêtre nous le vîmes prendre le virage très au large, de la rue Saint-Dominique... Le lendemain nous sûmes que le père, devant ses confrères, avait fait sensation. En retard, il souhaitait faire une entrée discrète. Mais la sonnette, déséquilibrée par je ne sais quelle génuflexion chancelante, vacilla et dégringola sur les marches tout en tintinnabulant joyeusement!... En communauté, le père buvait de l'eau, mais lorsqu'il était invité...

Après le Congrès de la Bonne Presse de 1948, le père décida qu'au cours du week-end nous effectuerions une « retraite » afin d'y préciser les devoirs et les objectifs du journaliste chrétien du *Pèlerin*. Accessoirement de réfléchir sur un hebdomadaire plus étoffé. Ces deux jours se déroulèrent au château de Lor-

moy séminaire des assomptionnistes. Je me souviens qu'au petit déjeuner, le samedi matin, le père économiste proposa soit du chocolat, soit du café. « Prenez le café conseilla-t-il, on sait au moins qu'il est préparé avec des glands de chêne grillés ; quant au chocolat ?... » Après avoir repensé *Le Pèlerin*, nous avons encore joué à la belote le dimanche après-midi. Le père avait Guy pour partenaire, Marc était avec moi. Comme il se doit, le père et Guy gagnèrent... Mais Marc m'assura – et le soutient encore – qu'ils avaient triché. Un détail. Je ne me souviens plus si pendant cette récollection nous avons réfléchi à notre fin dernière, mais ce dont je me rappelle fort bien, c'est que Marc avait pour chambre l'infirmier. Et, dans un coin de cette pièce, se trouvait un... cercueil ! vide évidemment...

Un cordon infranchissable

Les 35 heures n'étaient pas encore à l'honneur. Au *Pèlerin* on travaillait même le samedi. L'équipe était très soudée et l'ambiance était au beau fixe. Avec bien sûr quelques nuages mais bien vite dissipés. Le père entretenait autour de la rédaction une sorte de cordon de sauvegarde, et malheur à celui qui était tenté de le forcer. Roger Guichardan était paternaliste. À l'extrême même. Et les salaires n'étaient guère « ouverts ». Encore une fois pour comprendre, il faut se remémorer cette époque. Elle dura longtemps, longtemps... Il fallut attendre les années 1960, avec l'arrivée de Roger Monnin, pour que les avancées sociales s'épanouissent à la Bonne Presse. Le Père était également « cocardier ». Assidûment, il suivait les cours de perfectionnement des Officiers de réserve. Un certain dimanche, « attifé » d'une veste et d'un pantalon de chasseur à pied, qu'il avait dû revêtir déjà, pendant la guerre de

1939-1940, Roger Guichardan nous conduisit à l'Opéra. Pour notre culture affirmait-il... Mais je le soupçonne fort de l'avoir fait par satisfaction personnelle. Nous dûmes donc, Guy, Marc, Madeleine, l'épouse de Marc, et moi-même accompagner le père « attifé » de cette tenue... Nous n'étions pas très enthousiasmés... Mais à l'époque, un prêtre en

Cette tenue, Roger Guichardan en était pourtant fier. Lorsqu'il fut promu au grade de capitaine, il descendit ainsi habillé, chez les monteurs. Les trois liserés entourant le képi firent s'exclamer irrévérieusement, mais moins malicieusement un certain Michel Wursthon : « Tiens, vlà le facteur... »

Son équipe, ses fils...

Son équipe, qu'il avait étoffée au fil des années, c'était, je l'ai déjà noté, sa « chose ». Une preuve. Une grève corsée des mineurs du Nord (région où *Le Pèlerin* était très lu) dura plusieurs semaines. L'un de nous écrivit dans un article des propos injustes envers les grévistes. En relisant le « papier » comme secrétaire de rédaction, je tirai la sonnette d'alarme. « Attention, nous allons droit à la catastrophe ». L'auteur et Roger Guichardan en particulier (la simple prononciation du mot grève lui donnait des poussées d'urticaire !...) me dirent entendre que je n'y comprenais rien. Le texte fut donc imprimé et ce qui devait arriver, arriva. L'évêque, dans la « Semaine religieuse » de son diocèse interdit la vente du *Pèlerin*. Jean Gélamur et Guy Mauratille allèrent à Arras en songeant à Canossa... De retour à Paris, notre PDG passa un savon à l'auteur de l'article en question. Le père Guichardan l'apprenant, entra dans une de ses colères

dont il avait le secret. Il monta quatre à quatre les escaliers pour aller dire à Jean Gélamur, que s'il avait à réprimander quelqu'un, c'était lui, le rédacteur en chef, seul responsable et non le journaliste... C'était tout le bonhomme. Il ne s'esquivait pas et assumait ses responsabilités. Mais il ne fallait pas toucher à « son » équipe. Quant à lui, il ne se privait pas de vous dire – parfois vertement – votre fait. Mais l'eng...uir-landade une fois passée, le père ne



L'équipe du tout début.
De haut en bas : le P. Guichardan, Jean Lavandier, Marc Cluzeau, Guy Mauratille.

soutane, n'allait pas au spectacle. Ah, si l'uniforme eut été réglementaire ! En plus, pour corser la séance, le père fredonnait avec les acteurs quelques airs, au grand dam des voisins, lançant vers nous des regards réprobateurs et de Madeleine, très férue d'opéras qui ne pouvait goûter la pureté des notes.

témoignait aucune rancune. Seuls ceux qui osaient attaquer ou dénigrer *Le Pèlerin* n'avaient à ses yeux aucune excuse. Son mépris alors, était long et tenace...

Parfois en dictant son courrier, il épanchait son cœur. En veine de confiance, un jour, il me dit tout à trac: « Vois-tu, il est facile de tenir les vœux d'obéissance, de pauvreté, de chasteté. Mais ce qui m'est pénible et dur, c'est de ne pas avoir de descendants. Alors, vous êtes les miens. Je vous considère comme mes fils... »

Dans la jungle de la presse

Il aimait la jungle de la presse. Il encourageait chacun et chacune à s'intégrer dans les différentes associations professionnelles. Lui-même était membre de nombreuses sociétés. Et je sais que le P. Monsch, alors économe, voyait arriver le mois de janvier avec réticence. Il fallait aligner les notes de cotisations!...

Roger Guichardan était avant tout prêtre (et assomptionniste, évidemment). Il voulait annoncer Jésus-Christ et partout. Le cardinal Feltin, dont il était l'ami, lui disait souvent qu'il était le curé de la plus grande paroisse de France. Tout dans les écrits du père était imprégné de la devise des assomptionnistes: « Que son règne vienne »... Quant aux hommes et aux femmes qu'il rencontrait, soit à la BP, soit au cours de voyages ou de reportages, il savait leur parler, les reconforter. Je sais des baptêmes, des mariages, des retours dont il fut l'instigateur, et dans la plus parfaite discrétion.

Le père était fidèle. En amitié, tout comme en inimitié. On a toujours les qualités de ses défauts. Souvent il terminait ses lettres où rajoutait à la main de sa petite écriture, chafouine: « Avec ma vieille et fidèle amitié. » Je l'ai vu une ou deux fois torturé, à la veille d'être obligé de se séparer de collaborateurs...

Bien que le couperet de l'âge fut tombé, le P. Guichardan resta au poste de rédacteur en chef, grâce à la fraternelle reconnaissance de ses supérieurs. Il put ainsi fêter en



Lors de la vente d'une aventure du Frère Boileau, aux côtés de Catherine Langeais la speakrime de la télévision.

Photo : AGIP, Robert Cohen

1973, le centenaire de « son » *Pèlerin*. Il se retira à Sceaux près de Paris où il se consacra à l'écriture, particulièrement la suite des aventures de Frère Boileau cet ancien commissaire de police « tombé » en religion, qu'il avait créé et pour lequel il reçut le Grand prix du roman d'aventures...

Voilà, par le petit bout de la lorgnette, quelques taches de couleur lancées sur la toile. Il faudrait affiner ici, estomper là, vermillonner plus loin, nuancer sur les bords pour faire éclater dans la lumière du soleil, le visage de Roger Guichardan.

Je ne pense pas que le père dénicherait ces notes rédigées rapidement, mais avec le cœur. Il n'ajouterait pas ce qu'il disait parfois: « mauvaise copie... à refaire... » Je laisse le soin à Guy et à Marc ces amis de toujours et néanmoins confrères, de corriger et de peaufiner ces quelques souvenirs.

Jean Lavandier.

La prière des fabricants

Les fabricants ne se laissent pas éblouir et pourtant ils recherchent la clarté!

Patron, ayez pitié!

Les fabricants ne travaillent pas au noir C'est le noir qui les travaille...

Patron, ayez pitié!

Les fabricants sont des hommes de l'ombre N'en faites pas des hommes du crépuscule!

Patron, ayez pitié!

Les fabricants se tiennent au courant au risque d'attraper des ampoules!

Patron, ayez pitié!

Les fabricants ont vu le jour à leur naissance Depuis, bien des choses ont changé...

Patron, ayez pitié!

Les fabricants ne peuvent pas compter les jours Parce qu'ils ne les voient pas passer.

Patron, ayez pitié!

Les fabricants n'ont pas de point de vue Et pour cause...

Patron, ayez pitié!

Les fabricants recherchent des culs-de-lampe Qui ne soient pas des culs-de-sac!

Patron, ayez pitié!

Les fabricants sont parfois sous tension Ils consomment trop d'énergie!

Patron, ayez pitié!

Les fabricants souhaitent vous ouvrir les yeux Ne faites plus semblant d'y voir clair.

Ainsi soit-il.

Les 80 ans de La Documentation catholique

Nous avons perdu récemment le P. Claude Musnier, qui fut, pendant onze ans, rédacteur en chef de *La Documentation catholique* (1968-1979), après y avoir été rédacteur, aux côtés du P. Odil, pendant vingt-cinq ans.

Ce départ nous pousse à jeter un regard sur cette revue, la troisième en âge de BP, après *Le Pèlerin* (1873) et *La Croix* (1880). *La DC*, ou *La Doc*, comme nous l'appelions (est-ce encore le cas?) est née au lendemain de la Première Guerre mondiale, en 1919. Elle fut fondée par le P. Salvien Miglietti, appelé aussi P. Ricard (du lieu de sa naissance, Marseille!) À partir des débris de huit anciennes revues disparues de la BP, ce génie de la documentation créa une revue nouvelle qui les regroupait toutes.

Je les énumère : *La Revue des bons livres*, de Tulle; *Les Questions actuelles* dont le P. Salvien s'était occupé et qui avait disparu en 1914; *Le Mois littéraire et pittoresque*, où fleurissait l'art nouveau de Mucha; *L'Action catholique* créée par Paul Féron-Vrau, propriétaire de la BP; *Le Bulletin des congrégations*, important au moment de la séparation de l'Église et de l'État; *La Revue d'organisation et de défense religieuse*; *La Croix des Comités* (qui animait le réseau des diffuseurs); *Nos conférences*, accompagnait les projections lumineuses de la lanterne magique de la BP; *La Chronique de la presse*, qui fournissait aux conférenciers des extraits de la presse.

La nouvelle revue se plaçait, dans l'éventail de la presse de 1919, comme un recueil hebdomadaire qui reflétait la totalité de la vie religieuse, politique et culturelle de l'époque. Elle tint ce pari pendant presque vingt ans, jusqu'en 1936. On y trouvait les grands débats du temps, y compris *in extenso*, les grands débats politiques du Parlement.

De plus, la revue fournissait à ses lecteurs tout l'arsenal des lois, des règlements et des mesures administratives qui régissaient les rapports entre l'Église et l'État. Elle offrait, de plus, un regard sur ce qui se passait à l'étranger. Les premiers aperçus de l'organisation internationale des catholiques s'y trouvent manifestés et documentés, y compris et surtout les premiers travaux de rapprochements entre catholiques français et allemands, au lendemain de cette guerre inexpiable. Rapports qui furent une nouvelle fois faussés par l'apparition du nazisme en 1933. Dès 1936, la revue s'appauvrit passa au rythme bimensuel.

La Doc dut se saborder en 1940. Le P. Fabien Petit s'était retranché dans le secret de sa bibliothèque, rue Bayard à Paris, alors que la BP s'était repliée à Limoges. Il réussit néanmoins à sortir une dizaine de numéros hors série sur les problèmes de son temps : la guerre, l'Occupation. *La Doc* reparut à la Libération, sous l'impulsion du P. Odil, notre ancêtre à tous (né en 1886, il nous quitta en 1984, et fut à la BP de 1931 à 1981, d'abord comme secrétaire général de *La Croix*, puis à *La Doc*). Les grands moments de *La Doc* furent les années du concile (sa préparation de 1959 à 1962, son déroulement de 1962 à 1965, puis l'après-concile, dans les années soixante-dix).

Depuis lors, *La Doc* a pris un habit plus avenant, avec l'illustration. Elle est largement ouverte à la mission *ad gentes*, aux grands débats et aux rencontres œcuméniques.

Pour résumer l'évolution de *La Doc* à travers les hommes qui l'ont faite, rappelons quelques noms, qui furent également nos frères de travail :

– le P. Salvien Miglietti le génial fondateur, qui fut éloigné de sa chère revue en 1923 ;

– le P. Léon Merklen, qui débarrassa la revue de ses derniers relents d'antisémitisme, malheureusement revenus après son départ à *La Croix* (1923 à 1927) ;

– le P. Calixte Boulesteix (1927-1938) parti après un incident dû à la guerre d'Espagne ;

– le P. Georges-Michel Moulin trop vite disparu (1939-1946) ;

– le P. Fabien Petit, bibliothécaire (1939-1946) ;

– le P. Aurèle Odil (1946-1968) ;

– le P. Claude Musnier (1968-1979) ;

– le P. Yves Guillauma (1979-1982) ;

– le P. François Bernard (1982-1987) ;

– le P. Jacques Potin (1987-1988) ;

– le P. Pierre Gallay (1988-1991) ;

– le P. Robert Ackermann (1991-1993) ;

– le P. André Antoni (1993-1999) ;

– le P. Vincent Cabanac (1999).

N'oublions pas les collaborateurs laïcs, dont j'indique, non pas la présence à BP, mais les dates biographiques.

Je commence par :

– René Johannet (1884-1972)

– Albert Flory (1890-1978)

– Henriot Marty (1890-1972)

– Me Henry Reverdy (1865-1950)

– Me Auguste Rivet (1868-1954)

– Me Jean Rouvière (1900-1970)

– Ferdinand Teulé (1899-1975)

– Thomas d'Hoste (1887-1974)

et les Pères

– Paul-François Doumet (1857-1905)

– Arnoldus Janssen (1914-1970)

Je n'oublierai pas le P. Georges Tavard, le Franco-Américain, toujours vivant et actif dans le Massachusetts; et le F. Francisque Cusin (1875-1939); enfin l'inénarrable M. Bertaut (1897-1973) aidé par Jules Decool (1911-1991).

Chacun d'entre eux mériterait un portrait qui le décrirait, tel que nous l'avons connu et apprécié, souvent

même admiré. J'esquisserai tout juste le tableau :

- JOHANNET : le visionnaire de l'internationale catholique ;
- FLORY : le juriste ; ardéchois poète mélancolique et tonitrueux, le frère de Victorien de la compo ;
- MARTY : le documentaliste et formateur de documentalistes ;
- REVERDY : le défenseur des assumptionnistes au procès des Douze ;
- RIVET : le maître lyonnais en droit civil et ecclésiastique ;
- ROUVIERE : le conseiller d'État et de la Cour de cassation ;

- TEULE : le spécialiste de la littérature prolétarienne qui finit sa vie comme « prince des bouquinistes des Quais » ;
- DOUMET : l'ancêtre de *La Doc*, rédacteur des *Questions actuelles* ;
- JANSSENS : le Hollandais encyclopédique et polyglotte ;
- CUSIN : le maître d'œuvre des sommaires et du Bolletino ;
- THOMAS D'HOSTE : le traducteur ;
- BERTAUD : l'infatigable fouineur de l'ombre ;
- DECOOL : l'homme à la blouse blanche, à la mémoire sûre.

Comme le P. Jacques Potin l'a dit dans son introduction au numéro 2000 (18 février 1990) : peu de publications mensuelles ou bimensuelles peuvent se targuer de célébrer leur numéro 2000. Ce qui est encore plus vrai pour le numéro 2261, du 6 janvier 2002.

Par sa tranquille existence, *La Doc* reflète, jusqu'à un certain point, la permanence de l'Église au milieu des remous de son temps.

Ch. Monsch

Geneviève Delachenal

chevalier de la Légion d'honneur

Ce 1^{er} février, entourée de nombreux amis, Geneviève Delachenal a reçu des mains de Geneviève Laroque, présidente de la Fondation nationale de gérontologie, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Cette distinction lui a été attribuée au titre du ministère de la Santé. Geneviève Delachenal est en effet fortement engagée depuis des années dans la Fédération Jalmalv (*Jusqu'à la mort accompagner la vie*). Mais cet engagement bénévole est loin d'avoir été le premier de notre amie. Le *Journal officiel* a relevé « soixante-trois années de vie associative » ! Qui dit mieux ? Une Légion d'honneur, donc largement méritée.

La JICF au temps des origines dans sa Charente natale, en liaison avec une autre Geneviève, Geneviève Honoré ; l'ACI avec Marie-Louise Monnet, sœur de Jean Monnet, puis l'Union féminine civique et sociale dont elle fut longtemps présidente et



enfin Jalmalv... Liste qui est loin d'être exhaustive et qui ne dit surtout pas que Geneviève Delachenal a dû élever seule ses 6 enfants après le décès accidentel de son mari à 45 ans et qu'elle a dû prendre, de ce fait, un travail professionnel. Et justement à Bayard.

Comment tout cela a-t-il été possible ? Nous qui l'avons connue nous comprenons : nous connaissons en effet la qualité de sa foi, son énergie à toute épreuve, son dévouement sans limites... Geneviève Delachenal a bien mérité de notre Maison : elle y a créé le « Service communication » et, grâce à son carnet d'adresses extraordinaire, fait sortir Bayard et,

particulièrement *La Croix*, d'une certaine clandestinité.

Un « Service » ? J'en vois certains sourire... car Geneviève Delachenal faisait tout (avec l'aide parfois, il est vrai, de ses enfants, mobilisés le soir pour coller et timbrer des enveloppes !). Du travail artisanal, oui ; mais quel artisan !

Geneviève, la chaleur de ceux qui vous entouraient ce 1^{er} février, dit combien nous sommes nombreux à vous rendre l'amitié que vous avez si largement dispensée autour de vous. À bientôt, dans une de nos réunions amicales où vous êtes si souvent présente.

André Géraud

TÉMOIGNAGE

Au temps de « Jeunes Forces Rurales » et des débuts de « Rallye Jeunesse »

C'est dans les années 50, après le service militaire (comme on disait encore à l'époque), que j'ai découvert le monde de la presse et... de l'imprimerie.

À la JAC qui avait alors son secrétariat rue de Vaugirard, j'avais la responsabilité de deux pages de *Jeunes Forces Rurales* (JFR) : la page « juniors » pour les adolescents et la page des sports.

Notre périodique était imprimé à la Maison de la Bonne Presse (c'était encore le nom de ce qui allait devenir Bayard Presse). C'est à la correction des épreuves que j'ai découvert le monde de l'imprimerie.

Notre maquettiste était Guy Thomas et le typographe Charles Loisillon (tous deux décédés). De cette période, je retiens par exemple l'initiation aux « rites » des professions de l'imprimerie.

Par exemple, pour la disposition des articles et des photos, la mise en place des corrections : ne pas faire le travail à la place des professionnels. Ne pas craindre de serrer la main du typographe, même si elle est noire d'encre...

J'ai découvert aussi le vocabulaire de l'imprimerie : bas de casse, morasse... et l'article 4.

En 1957, la JAC et la JACF décidaient de réaliser un véritable périodique pour adolescents : *Rallye Jeunesse*. Il était imprimé également à la Bonne Presse. Parti en flèche (plus de 100 000 exemplaires), il retombait assez vite. Certainement parce que l'impression en typo, l'apparence de « journal », ne convenait pas aux jeunes de cet âge.

Les responsables des mouvements JAC, JACF mais aussi, pour les étudiants JEC et JECF (la jeunesse maritime également, je ne me souviens pas bien) examinaient avec la Bonne



Photo : ADP

De gauche à droite : Marie-Annick Chereau (aujourd'hui M^{me} Jacques Blois), Denise Bourguin (est devenue Supérieure des Sœurs missionnaires des campagnes – a transmis sa fonction), Michel Goupil (originaire d'Ille-et-Vilaine – Meillac, près de Combourg), Micheline Pelletier (aujourd'hui à Paris), Thérèse Tribut (de Chapois, Jura ; a assuré la maquette de *Panorama* durant plusieurs années), Benoît Anizon, Auguste Grit (de Vendée, alors responsable de la branche « Juniors » de la JAC).

Bulletin d'adhésion ou de renouvellement des cotisations (1)

- Membre adhérent**
cotisation 2002 * 8 €
- Membre associé**
conjoint(e), compagne ou compagnon * 5 €
- Membre bienfaiteur**
contribution financière annuelle minimum * 23 €

(*) Rayez la mention inutile.

Joindre chèque bancaire ou virement postal à l'ordre de : **Amicale des Anciens Bayard Presse.**

(1) En cas de renouvellement, prière de bien vouloir joindre à votre règlement votre carte d'adhérent. Elle vous sera retournée avec l'apposition du tampon dans la case millésimée concernée.

Presse la possibilité de réaliser un « vrai » magazine. Ce fut un mensuel qui conservait le même titre: *Rallye Jeunesse*.

Avec le P. André Sève, j'en étais le corédacteur en chef. La rédaction comprenait aussi, en tant que représentants des Mouvements: Denise Bourgouin, Thérèse Tribut pour la JACF, Marie-Esther Laborie et Aimé Savard pour la JECF et la JEC (je pense qu'Aimé Savard était bien avec nous au titre de la JEC) (qui était avec nous pour la JMC?), enfin M^{lle} Jeanne Calvez et M^{lle} Juliette Outil au secrétariat (M^{lle} Outil venait de la revue *Bayard*).

Plus tard, à compter de 1961, c'est Michel Bertin qui m'a remplacé. L'autre collaborateur, régulier et important pour la réalisation des maquettes était Louis Simon, le frère de Sacha Simon, journaliste qui fut correspondant au *Figaro* à Moscou.

Pierre Gendron qui travaillait aussi à (ou) pour *Paris-Match*, nous apportait une collaboration régulière, entre autres pour la mise en scène des reportages en couleur.

Dans la réalisation, nous pratiquions la critique générale. Tout au moins pour les principaux articles. Ils étaient lus et annotés par chacun. L'auteur reprenait sa « copie » si nécessaire.

Le P. Sève lui-même, qui avait eu quelques difficultés à suivre cette discipline, la jugeait utile et s'y impliquait volontiers.

Yves Beccaria était présent dans cette équipe. Il y tenait le rôle important d'animateur et de lien entre nous.



Photo: ADP

De gauche à droite: Denise Bourgouin, Guy Thomas, Benoît Anizon.



Photo: André Guéry

En hommage à Guy Thomas maquettiste de *Jeunes Forces Rurales* et ancien présentateur du journal télévisé sur France 3.

Il est juste de dire que c'est au sein de ce groupe que j'ai vraiment appris le métier de journaliste. Cela m'a été utile à *Ouest-France*, même si le passage d'un périodique au quotidien n'est pas si aisé. (*)

À cette époque, les cadres, sur le « plateau », de l'imprimerie étaient des religieuses. Elles ne portaient pas l'habit complet. Une mantille remplaçait le voile.

Autour de l'atelier les socles pour les statues étaient encore fixés aux murs, mais... sans les statues.

À midi, la sonnerie invitait pour l'Angélus. L'activité s'arrêtait dans l'atelier. Je ne sais plus si la prière était parlée... Les ouvriers et ouvrières semblaient attendre que « ça passe ». Certains étaient quand même recueillis.

Benoît ANIZON

(*) N.B. Pendant des années, j'ai oublié mes débuts. Il m'a fallu la maladie pour renouer avec le P. Sève et rencontrer à l'occasion de journées ou de conférences Jacques Duquesne, Jean Boissonnat, Noël Copin. Pouvez-vous aussi me donner des nouvelles et l'adresse d'autres « anciens » qui collaborèrent à *Rallye Jeunesse* (le P. Potin, le P. Guissard, est-ce le même qui écrit toujours dans *La Croix*?) Merci.

Pour une première adhésion, remplir la grille ci-dessous

_____ | _____
Mme, Mlle, M. Nom

_____ | _____
Prénom

_____ | _____
Complément d'adresse (Résidence, esc., bât.)

_____ | _____
Numéro Rue/Av./Bd/Lieu-dit

_____ | _____
Code postal Commune

À adresser à Mme Ginette PEUVRIER – Amicale des Anciens de Bayard Presse – 3, rue Bayard – 75008 Paris

